NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

81 N° 4 1959

Le transfert dans la relation pastorale (I)

André GODIN (s.j.)

p. 400 - 412

https://www.nrt.be/en/articles/le-transfert-dans-la-relation-pastorale-i-1911

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le transfert dans la relation pastorale

« Ne vous fâchez pas », murmura l'Evêque.
« Comment avez-vous su que j'étais fâché? »
« Parce que vous venez de dire que vous m'aimiez ».

Dialogue de l'Evêque Tikhone et de Stavroguine
(*Les Possédés* — Acte II).

I. L'APPORT DU CONSULTANT

Qu'attendez-vous du prêtre? Arrêtons-nous un instant à cette question, que le Centre de Documentation Sacerdotale posait jadis à quelques grands hommes [1].

Paul Claudel, interrogé, avait saisi une feuille blanche et d'une main ferme tracé ces mots au beau milieu :

Le prêtre est pour moi le représentant de Jésus-Christ sur la terre.
J'en attends la vie par les sacrements.

Et François Mauriac : « Je n'en attends rien d'autre que ce que je vous dis : celui qui, après avoir pardonné, met l'hostie dans ma bouche ». Ce sont là des réponses de chrétiens adultes, non seulement dans leur personnalité d'homme, mais adultes dans leur foi. Ce n'est plus de psychologie qu'il est question en traitant avec ces hommes, mais seulement de théologie et de sainteté.

Un problème psycho-pastoral existe, cependant, chaque fois que des consultants abordent le prêtre dans une perspective qui ne correspond pas entièrement avec les fonctions pastorales objectivement définies, que nous avons tenté de décrire dans un précédent article [2]. Dans l'immense majorité des cas, le prêtre se trouve engagé dans une relation qui comporte des résonances affectives débordant le cadre purement religieux. Il est bon de s'en rendre compte pour les discerner et en discuter le bon usage : un usage qui soit animé par la visée pastorale.

---

1. *Qu'attendez-vous du prêtre?*, un volume publié sous la direction de Daniel-Rops, Paris, Plon, 1949.
2. *Les fonctions psychologiques dans la relation pastorale,* dans la *N.R.Th.*, juin 1958, pp. 606-614.

Triple relation dans le dialogue.

Nous pensons que la relation avec le prêtre peut se structurer à *trois niveaux* [3] :

1) Au plan religieux et surnaturel, se développent les actes sacerdotaux (sacramentels, par exemple) et les fonctions pastorales fondamentales : accueil, témoignage, médiation. Un homme psychologiquement adulte engage avec un prêtre et poursuit librement une rencontre par laquelle et au-delà de laquelle il se relie à l'action même de Dieu. Le prêtre lui représentera Dieu symboliquement et efficacement, et son effort primordial sera d'agir, comme on dit, « en tant que prêtre ». Quel que soit l'état mental des sujets dont il s'occupe, il ne glissera à d'autres préoccupations qu'à la condition de ne pas oublier celle-là. Même l'aumônier d'une clinique psychiatrique, comme vient de le souligner très opportunément l'abbé Bissonnier [4], ne cherchera pas à établir une relation dont la première visée soit thérapeutique, mais d'abord à obtenir que l'homme réponde à sa vocation fondamentale. Celle-ci, bien comprise, ne peut aller au rebours des conditions de la santé mentale.

2) Au plan des contacts humains, la relation se complique, mais aussi s'enrichit, des attitudes psychologiques et des situations sociales auxquelles participent les deux personnes en présence. Tout consultant apporte avec lui une certaine image qu'il se fait du prêtre et de son rôle. Le prêtre, de son côté, réagit en conséquence.

Ce mendiant intéressé cherche à « manœuvrer » la position sociale du prêtre pour en tirer du crédit ou des faveurs.

Cette femme cherche à revoir un pasteur dont la personnalité humaine ne lui a pas déplu, au contraire.

Nous sommes au niveau des *images conscientes,* susceptibles d'être reconnues, exprimées ou dissimulées, par les interlocuteurs en présence.

Ces images anticipatives sur le rôle du prêtre peuvent être, chez le consultant, délibérément acceptées ; elles peuvent être aussi plus ou moins largement influencées par des facteurs inconscients ; elles le sont quasi totalement dans certaines névroses à contenu religieux.

3) Au plan psychique, affectif, en grande partie *inconscient,* la relation se trouve affectée d'emblée par des besoins très simples : sécurité et protection, amour et appartenance, estime de soi et désir

3. Le mot « niveau » devrait être dépouillé de toute connotation topographique ; sans doute vaudrait-il mieux parler de trois *champs de force.*

4. Voir plusieurs bons articles de pastorale spéciale dans le récent volume : *Humaniser l'hôpital psychiatrique,* en collaboration, Paris, Ed. du Cerf, 1959.

d'acceptation par autrui —, ou par des dispositions affectives élémentaires : crainte, culpabilité, agressivité, anxiété. Ces dispositions et ces besoins ne sont d'ordinaire pas reconnus comme tels, mais opèrent sous le voile d'un système de motivations et de justifications, d'autant plus fortement qu'on s'écarte davantage de la normalité.

Cette scrupuleuse argumente sans fin sur ses fautes possibles, mais s'attache à la dépendance agressive que chacune de ses visites au prêtre actualise de plus en plus.

Ce discuteur perpétuel recherche apparemment une certitude, mais jouit d'exercer son attitude d'opposition à l'égard d'une image autoritaire dont il ne cesse de chercher à se libérer.

Nous nous trouvons dans le champ des forces inconscientes, proprement « transférentielles ». Elles peuvent influencer profondément le rôle attribué au prêtre et se projeter fortement dans la relation avec lui. On ne devrait parler de *transfert* que dans ce dernier cas.

L'IMAGE DU PRÊTRE ET DE SON RÔLE

Si nous saisissions adéquatement l'attitude du consultant à notre égard, nous comprendrions la plupart du temps le sens de son attitude envers Dieu, la signification psychologique de sa foi ou de son manque de foi, de ses objections ou de ses doutes, de ses croyances ou de ses révoltes. Davantage : nous aurions découvert un chemin très direct pour lui faire prendre conscience, à travers le rôle qu'il nous prête, de l'image de Dieu qui vit et demande à mûrir en lui.

Quels sont ces rôles? Ils sont indéfiniment variés, aussi nombreux qu'il y a de consultants avec leur individualité propre.

Autorité, camaraderie, générosité, compétence, aussi bien qu'ignorance naïve, richesse, parti pris politique ou superstition : chacun de ces rôles ou de ces attributs pourrait faire l'objet de réflexions ultérieures.

Nous empruntons à un aumônier d'hôpital une liste suggestive, nullement exhaustive, de réactions par lesquelles certains malades alités révèlent quel rôle psychologique ils attribuent au prêtre dès le premier abord. Presque toutes ces variations, comme on le verra, se rapportent au thème de *l'autorité* et en révèlent des contrefaçons.

Quelques contrefaçons du rôle d'autorité.

a) La première visite de l'aumônier, presque avant tout échange verbal, fait cristalliser la méfiance ou le ressentiment de certains malades. Ces sentiments sont rarement exprimés sinon par de brefs commentaires du type suivant :

« Vous savez : je ne crois pas en Dieu », ou bien : « Dieu ne peut pas aider des types comme moi », ou encore par un comportement d'indifférence polie. Pour l'aumônier averti, aucun doute possible : ce malade réagit négativement à l'autorité. L'aumônier symbolise pour lui une présence inacceptable, frustrante ou vexatoire, telle qu'il l'a connue dans certaines expériences de sa vie antérieure (parents, employeurs, supérieurs, etc.). La réaction d'un tel malade, c'est la grève, le retrait agressif devant l'autorité. L'attitude qu'il déclare à propos de Dieu, il la joue avec l'aumônier qui l'aborde.

b) L'aumônier évoque fréquemment une image d'autorité mais, chez d'autres malades, la réaction est différente. Dieu est considéré comme un gendarme universel et la visite du prêtre est perçue comme celle d'un surveillant : les conduites morales, les pratiques religieuses sont-elles en règle? Ces malades réagissent négativement, mais de façon apparemment soumise. Ils assurent le prêtre, avant qu'il ait rien demandé, qu'ils sont de bons chrétiens, qu'ils disent leurs prières et qu'ils ne feraient pas de mal à une mouche. Ils voudraient devenir meilleurs. Ils s'excusent de ne pas faire davantage. Leur dialogue religieux n'exprime spontanément qu'un moralisme. Ces personnes tentent souvent de se rassurer elles-mêmes, tout en exprimant indubitablement un sentiment de culpabilité. Le prêtre est perçu comme un contrôleur sévère qu'il faut adoucir ou apaiser, voire suborner : on le fait en multipliant les protestations de fidélité aux pratiques religieuses, les déclarations de foi et les préoccupations de moralité.

c) Certains malades réagissent au prêtre comme s'il était un S. Nicolas ambulant. Ils réclament son temps, son intérêt, sa promesse qu'il fera quelque chose pour eux. En le louant, en le flattant, ils tâchent d'obtenir que l'aumônier obtienne des infirmières, du personnel médical ou administratif, certaines faveurs, certaines exceptions. Ils peuvent solliciter de l'argent et, avant d'en arriver là, lui faire apporter quelques ouvrages religieux pour occuper leur temps. Ici encore, un rôle d'autorité est dévolu au prêtre. Dès qu'il fait quelque chose pour eux, certains de ces malades sont rassurés : ils ont l'impression d'être aimés. Ceci les rend moins inquiets et peut même les aider à passer progressivement à quelques déclarations d'hostilité. Ces enfants supportent malaisément qu'il y ait des limites à la générosité de S. Nicolas et que la toute-puissance divine ne soit pas mise intégralement à leur service.

d) D'autres, plus souvent des femmes, considèrent le prêtre et le manœuvrent comme un « père », dont elles aspirent à dépendre émotivement et spirituellement. Il doit répondre à leurs questions et lever leurs doutes, calmer leurs appréhensions et résoudre leurs problèmes. Elles réussissent, à moins que l'aumônier ne soit sur ses gardes, à lui passer toute la responsabilité de situations ou de décisions où, sur le plan strictement pastoral, il n'avait rien à voir. Cette forme particulièrement habile de dépendance réussit souvent, parce qu'elle procure au prêtre le *sentiment* d'être important, utile ou généreux : il donne les réponses, fournit les conseils, engage des démarches que la malade (ou sa famille) aurait pu faire elle-même. Il réalise parfois très tard qu'il s'est laissé manœuvrer et que de nouveaux problèmes surgissent dès que les premiers sont résolus [5].

5. Qu'on veuille ne pas nous attribuer l'idée que le prêtre ne doit jamais rendre ces services, ni entreprendre certaines démarches, surtout quand les personnes sont dans l'incapacité de s'en acquitter elles-mêmes. Il peut — et parfois même il doit — comme tout autre chrétien accomplir diverses tâches au plan de l'amitié, de la charité, de l'entr'aide. Il donnera parfois de l'argent, trouvera un logement, un emploi, etc. Ne pourrait-on pas considérer ces divers rôles comme des

Il lui arrive aussi de constater que ses réponses ou ses conseils ont été utilisés par le consultant comme prétextes pour l'attaquer et le rejeter, ou bien que le consultant a fait exactement le contraire de ce qu'il avait conseillé! Cette dernière réaction peut, du reste, signifier que le consultant met à l'épreuve l'authenticité de l'intérêt que l'aumônier a pour lui. C'est en somme un bon cas, une relation qui peut devenir positive, sauf si le prêtre se vexe.

e) D'autres personnes voient le prêtre comme l'annonciateur de la mort : « Vous venez me parler? Mais c'est inutile : je vais beaucoup mieux : le docteur me l'a dit ce matin ». En fait, la présence du prêtre réactive des conflits secrets et ils y réagissent avec grande anxiété. Souvent ce ne sera pas à la première visite que l'aumônier connaîtra la vérité de cette interprétation, mais un peu plus tard, dès que l'anxiété de ces malades aura diminué.

f) Il y en a qui voient le prêtre comme « un saint homme », l'habitant d'un autre monde, qui ne connaît rien aux contingences de la vie quotidienne : idéaliste, il n'a jamais connu les réalités sordides ou douloureuses de la vie. Cette réaction de défense justifie parfois le refus de toute communication avec lui.

g) Pour d'autres, le prêtre est quelqu'un de puissant qui, par sa prière et en apportant les sacrements, rétablira automatiquement la relation avec Dieu, sans effort personnel. Certaines demandes de prière sont ainsi typiquement marquées d'une teinte magique plus que du sceau de la foi.

h) Enfin, bon nombre de consultants — et ce groupe prolifère de nos jours — accueillent le prêtre comme un bon conseiller, une sorte d'expert en psychologie, qui va les aider (gratuitement) à résoudre un difficile problème de leur vie sociale ou sentimentale. Ils lui reconnaissent une supériorité, pour ainsi dire, technique; ils s'ouvrent à lui de leurs difficultés pré-conjugales, familiales, financières, voire médicales. Ils seraient étonnés et même choqués d'apprendre trop brusquement que le prêtre, en somme, n'est pas là pour ça.

Peut-être cette liste de significations humaines, mises en branle par la simple arrivée d'un prêtre dans une salle d'hôpital, nous aide-t-elle à saisir l'étonnante variété des rôles psychologiques devant lesquels le prêtre est placé. Encore n'avons-nous retenu que des variations dans la ligne de l'autorité.

La plupart de ces manifestations, notons-le, sont déclenchées *avant* que les malades ne connaissent leur aumônier, *avant* toute parole ou conduite de sa part. Elles sont donc latentes, mais non inconscientes, comme des attitudes préformées ou des images préfigurantes qui structurent l'attente psychologique des malades. Si ces réactions se produisaient après plusieurs entrevues, elles pourraient être ou bien le résultat de ces images préfigurantes, ou bien l'effet de la personnalité et des attitudes de l'aumônier lui-même.

---

activités « para-pastorales »? Le danger, en tout cas, est de considérer qu'une relation pastorale est satisfaisante quand elle n'est fondée que sur ce genre de prestations.

Réactions du prêtre.

Le progrès psycho-pastoral du prêtre, dans ces situations, réclame qu'il puisse : 1) percevoir la variété de ces rôles offerts — 2) prendre conscience de sa propre tendance à répondre aveuglément à certains rôles et à en refuser agressivement d'autres — 3) déterminer, enfin, ce qu'il convient de faire de ces relations dont aucune n'est mauvaise, en soi, pourvu qu'elles se purifient et mûrissent comme la relation avec Dieu dont elles sont une expression humaine.

L'inévitable limitation des descriptions qui précèdent, c'est d'avoir isolé la seule attitude du malade. Cette *attitude,* dès les premiers mots du dialogue pastoral, va se changer en une *relation,* toujours mouvante, entre le consultant et le prêtre. Les réponses et les attitudes de celui-ci vont structurer à leur tour la relation, la fixer ou la faire mûrir. Reprenons donc, dans le même ordre, ces huit situations.

a) Que tel prêtre manque de sécurité, qu'il ait lui-même besoin d'affermir son prestige, il ne pourra accepter le refus agressif du « Je ne crois pas en Dieu : Il ne peut aider des types comme moi ». Il sourira d'un air gêné, au lieu de répliquer vivement : « *Vous avez raison : cela ne doit pas être facile de vous aider* ».

b) Il prendra pour de l'argent comptant les déclarations de soumission et de bonnes pratiques religieuses. Il félicitera là où il aurait dû décommander. Il dira : « Oui. Mais oui : je ne doute pas que vous soyez un bon chrétien », au lieu de : « *Vous croyez donc que je suis venu vérifier vos pratiques religieuses?* ».

c) Il promettra et s'emploiera à réaliser l'obtention de dispenses, d'exemptions ou de facilités, au lieu de renvoyer à l'administration compétente.

d) Il acceptera d'être celui qui résoud les problèmes. Il dira : « A votre place, voici ce que je ferais », au lieu de : « *Personne ne peut décider à votre place. Il y a des raisons d'agir dans les deux sens. Mettez-vous en présence de Dieu et décidez ensuite librement* ».

e) Il dira : « Vous allez peut-être mieux, mais votre état reste grave. Il faut songer à votre éternité » (comme si l'on n'y songeait pas aussi bien en pleine force), au lieu de : « *C'est parce que vous allez mieux que je suis venu. Pourquoi ne parlerions-nous pas de vos projets d'avenir* » (y inclus l'éternité).

f) Il prendra l'air d'un homme qui parle au nom de Dieu au lieu d'écouter attentivement et de réagir émotivement à ce qu'on lui dit, croyant et espérant en l'action mystérieusement salvifique de Dieu.

g) Il acceptera l'argent offert en s'entendant dire que ses prières valent mieux que celles du malade, sans protester aimablement : « *Je veux bien vous recommander au Seigneur à la messe, mais personne ne fera votre salut à votre place* ».

h) Il transformera le dialogue en une consultation psychologique, au lieu de faire sentir qu'il ne discute une situation psychologique qu'en fonction d'une *signification* religieuse, la seule pour laquelle il soit qualifié. Il deviendra con-

stamment celui qui rassure, calme, berce et endort à tout prix, oubliant de dégager le *sens* des inquiétudes, des conflits et des anxiétés en les ramenant à Dieu.

Ainsi feront les prêtres dont le besoin de prestige ou d'estime fait écho aux dispositions de dépendance chez certains consultants et au rôle d'autorité que ceux-ci leur attribuent. Et c'est dommage, car ils auraient pu *accepter* la relation offerte, même dans ses contrefaçons, pour la *dévoiler* peu à peu et *faire progresser* du même coup la relation du consultant avec eux-mêmes et avec Dieu.

En fait, chaque relation psychologique établie avec le prêtre est grosse d'une relation possible à développer avec Dieu. Beaucoup de prêtres se plaignent de ne pouvoir exercer cette fonction de « médiateur » qui leur est chère à juste titre : ils ne savent sur quel terrain la placer, quel contenu lui donner, à quelle occasion l'amener. Il leur suffirait, dans beaucoup de cas, de relever l'image manifeste que le consultant se fait de leur rôle sacerdotal pour lui découvrir clairement la piste ouverte et, pour ainsi dire, la lancée de son progrès religieux.

Dépendance passive, magie, moralisme : ces ébauches incomplètes ou imparfaites de l'attitude religieuse jouent immédiatement dans la relation avec le prêtre. Il est utile de les déceler avec patience et de les dévoiler avec gentillesse pour que la marche en avant puisse reprendre dans une orientation plus authentiquement religieuse et chrétienne.

Il y a cependant des obstacles, notamment lorsque ces attitudes consciemment manifestées sont sous-tendues par un *transfert* dont l'action et, en tout cas, les origines sont radicalement inconscientes, au moins chez le consultant.

LA RELATION TRANSFÉRENTIELLE

Notion du transfert.

Transfert ne signifie pas le fait que le consultant soit « en sympathie » avec son conseiller, ou s'éprenne de lui, ni à l'inverse qu'il ait à son égard une attitude consciemment agressive, soit dans le dialogue soit dans son comportement. Il y a bien des manières inexactes de s'exprimer à ce propos. Le transfert, au sens strict (que l'on ferait bien de respecter), signifie un trait *inconscient* de la relation : il résulte d'un refoulement effectué dans le passé.

Il arrive, en effet, que les rapports avec le prêtre soient profondément structurés par certaines dispositions innées, caractérielles ou acquises par le consultant dès les premières années de sa vie. Les frustrations venues de sa mère, la crainte de son père, la culpabilité

à l'égard de ses frères et sœurs peuvent l'avoir marqué de telle façon que ces expériences émotives primordiales se trouvent réactivées par la rencontre et le dialogue avec le prêtre. Il ne peut aimer sans crainte de perdre, différer d'opinion sans angoisse, collaborer sans rivalité, commander sans envahir despotiquement la conscience ou l'intimité des autres.

Le propre du transfert c'est de susciter des sentiments qui sont ambigus, des conduites qui sont ambivalentes. Par exemple, bien que tel consultant exprime (consciemment) l'entière *confiance* qu'il m'accorde à moi comme prêtre, en même temps (inconsciemment) ses rapports avec moi s'établissent sur la base d'une structure affective de *crainte,* provenant de la crainte refoulée qu'il a gardée du temps où, dans son enfance, il avait la terreur de son père. Cette crainte refoulée l'amène à ne vivre en sécurité qu'à la condition d'adopter une attitude de dépendance passive : d'où la manière soumise et pleine d'appréhension avec laquelle il m'aborde et suit éventuellement mes conseils.

Critères.

Comment savoir que la relation établie présente des traits transférentiels plus ou moins accentués?

En dehors d'une formation spécialisée qui ne lui serait pas directement utile (celle du psychothérapeute), le prêtre devra se contenter de critères généraux. Il reconnaîtra fort bien l'allure transférentielle d'une relation à une particulière *ténacité* dans les échanges, à sa *résistance* à tout éclaircissement simple, enfin à cette *ambiguïté* (ambivalence) dans les rapports personnels, que nous avons déjà signalée.

1. *La ténacité* ou même l'acharnement de certaines attitudes est d'ordinaire révélatrice. Malgré les mises au point, les explications, les précisions, le consultant reprend les mêmes sujets de conversation, répète les mêmes réactions, accentue le caractère affectif de ses communications avec le prêtre.

En dehors d'un système de défenses d'origine transférentielle, l'homme à qui le prêtre a répondu : « Vous avez raison : cela ne doit pas être facile de vous aider », ne récidive pas et ne répète pas huit jours plus tard : « Dieu n'aide pas les types comme moi ». Il approfondit la question ou détourne le cours de cette conversation.

2. *La résistance* au dévoilement constitue un critère précieux pour discerner la simple image consciente, qu'un consultant avait initialement du rôle sacerdotal, d'avec un besoin inconscient et tyrannique.

La personne, dont le prêtre accueille mais dévoile le faux rôle de surveillant qu'elle lui attribuait (« Vous croyez donc que je suis ici

pour vérifier vos pratiques religieuses ») ne persévère pas longtemps dans cette voie. Elle rit et, en dehors d'une défense névrotique, elle se met à parler d'autre chose, du moins avec ce prêtre-là.

Là où il n'y a pas transfert, un thème porte-à-faux, une fois explicité, perd sa force.

3. Le critère de *l'ambiguïté* (ambivalence) dans les rapports personnels, combiné avec le précédent, est sans doute le plus révélateur. Tout prêtre a rencontré des personnes qui demandent un service, mais donnent aussitôt l'impression qu'elles sont venues là pour autre chose — qui se répandent en protestations de soumission, en laissant percer subrepticement un orgueil ou une agressivité considérables — qui suivent ses conseils, mais afin de lui prouver qu'il avait tort — qui parlent de confiance absolue, voire d'affectueux attachement, mais dont toute la conduite manifeste la crainte et l'appréhension. La relation, dans ces cas, n'est pas authentique : elle est, à divers degrés, un mélange d'amour et de haine.

Cette impression d'*inauthenticité* dans la relation psychologique, lorsqu'elle perdure et s'aggrave, peut devenir très agaçante; nous en ferions, pour notre part, le principal critère d'anormalité. Celle-ci, bien entendu, peut exister à tous les degrés de gravité.

Ces mobiles affectifs, sous-jacents aux motivations reconnues, sont complètement inconnus au sujet; ils sont inconscients. C'est pourquoi les situations que nous venons de relever n'appellent aucun jugement *moral* de la part du prêtre qui en percevrait la signification transférentielle. Il n'y a là ni hypocrisie, ni mauvaise foi, ni duplicité. Il se peut qu'un prêtre, hâtivement informé des mécanismes et dynamismes psychiques, ait tendance à faire, à ce propos, des évaluations morales et à porter des jugements sur la personne du consultant. Il faudrait bien dire, dans ce cas, que la psychologie l'aurait *desservi* considérablement dans sa tâche pastorale.

Ligne de conduite.

En présence d'une relation à caractère transférentiel, telle que nous venons de la décrire, le conseiller pourrait théoriquement poursuivre dans trois voies :

1) *L'ignorance* : le conseiller ne s'aperçoit pas de l'élément transférentiel. Bien plus : il pense à une attitude authentique d'obéissance, par exemple, à une manière d'agir dont la signification est vraiment surnaturelle. Il confond une attitude morale ou religieuse librement adoptée avec un besoin psychique de comportement soumis en présence de celui qui est un substitut du père. Pis encore : il se met à réagir lui-même, sans le savoir, en fonction de ses propres besoins affectifs (de domination, par exemple).

2) *La prise de conscience et la mise en œuvre technique* de cette relation pour amener peu à peu le « patient » à réagir consciemment à ses besoins psychiques. Un thérapeute pourrait même créer une situation qui aboutisse à augmenter le transfert pour aider le névrotique à le mieux résoudre ensuite, sur le plan psychique. Mais c'est là, précisément, le propre d'une technique psychothérapeutique. Aucun prêtre, à notre avis, ne devrait essayer de travailler dans cette direction, à moins qu'il ne soit sérieusement qualifié et qu'il se donne légitimement pour but cette transformation psychique qui, de soi, est en dehors de la visée pastorale.

3) Reste *la prise de conscience* du fait transférentiel et *la décision de s'en servir de manière religieuse,* pastorale, sans essayer d'en rendre le consultant conscient (du moins en ce qui concerne l'origine du transfert) et sans dénoncer explicitement le caractère particulier de cette relation. Pour le prêtre, nous semble-t-il, ceci serait l'attitude correcte.

Mis en présence d'une relation dont il a senti la portée transférentielle, le conseiller spirituel s'efforcera d'en faire usage d'une façon *symbolique,* sans chercher à la dénoncer ni à la supprimer du terrain psychique qu'il n'est pas en mesure de manipuler correctement.

Si un névrotique est passif et soumis à l'excès, par besoin affectif, sa relation psychique avec son conseiller pastoral ne peut manquer d'être influencée par cet excès de soumission. Le guide spirituel, suivant en ceci une tradition constante de la direction spirituelle, acceptera le poids de cette soumission mais pour en reporter la signification symbolique vers Dieu. Bref, il s'efforcera d'*introduire une relation d'obéissance à Dieu, librement choisie, là où il n'y avait que relation transférentielle, prédéterminée, de soumission à l'homme*[6].

On résoudrait, de la même façon, la plupart des espèces particulières de transfert dont un conseiller pastoral peut soupçonner et supporter les effets. En principe, la relation transférentielle est susceptible d'être utilisée pastoralement : acceptée et maintenue dans sa valeur symbolique, elle aura tendance à se dissocier entre un élément fixé sur le prêtre (par exemple : l'agressivité) et un élément analogiquement transférable à Dieu (la soumission) soutenant la relation de foi[7]. Il est certain, en tout cas, qu'il y a un réel danger pour le prê-

6. Le problème de l'infantilisme et de l'« esprit d'enfance » est traité dans la même ligne par le P. L. Beirnaert : « L'enfance spirituelle est une création perpétuelle, alors que l'infantilisme ne répète jamais que des réactions passées... Pour qu'un adulte puisse réellement se tenir comme un enfant devant Dieu, il doit d'abord être capable d'agir en homme avec les autres hommes » (*La Vie Spirituelle,* octobre 1951, numéro spécial sur *Enfance et Maturité spirituelles,* Paris, Ed. du Cerf).

7. Dans d'autres cas, ce sera le besoin de sécurité qui se fixera sur la relation au prêtre, alors que l'anxiété latente se transfigurera en ce « tremblement » spi-

tre à ne pas être averti et conscient des éléments transférentiels, spécialement lorsqu'il en vient lui-même à réagir inconsciemment sous l'emprise d'un « contre-transfert » : par exemple, quand son attitude autoritaire, rigide, se met à répondre à l'attitude soumise du consultant. La double relation, dans le champ des forces psychiques et religieuses, devient alors une source de confusion perpétuelle. Pour ne rien dire des dangers proprement moraux, il est clair que le conseiller pastoral n'est plus capable d'être un pur médiateur entre l'âme et l'appel de Dieu, parce que la relation est inextricablement liée aux mécanismes psychiques inconscients à la fois chez le consultant et chez lui. Au contraire, pour le prêtre averti, le transfert est un poids, certes lourd à porter, mais en l'acceptant et en le supportant il permet au consultant de vivre, en relation avec lui, une composante affective valable, analogiquement, dans la ligne du salut.

CONCLUSION

Beaucoup de prêtres trouvent difficile d'améliorer leurs consultations pastorales. Ils s'épuisent à la poursuite de « recettes » et en « discussions de cas ». Nous les invitons à entreprendre une réflexion méthodique sur *la relation* que chaque consultant leur offre et à examiner, après coup, sa nature complexe et l'usage qu'ils en ont fait. Cette relation est un élément capital dans le travail pastoral et même dans l'enseignement. Les conflits intellectuels et affectifs, pour lesquels beaucoup de personnes cherchent une aide, ont été suscités ou avivés par des relations interpersonnelles, importantes, de leur expérience passée. Dans ces conflits, non seulement l'image du prêtre, mais l'image de Dieu se trouvent souvent impliquées. L'une sert d'ailleurs de révélateur à l'autre. Même psychologiquement, le prêtre re-présente Dieu au moment où le dialogue s'ébauche. Pareillement, c'est par des relations d'un nouveau genre, avec le prêtre, que beaucoup pourront retrouver l'authenticité de leur relation avec Dieu.

Les rapports du prêtre avec celui qui le consulte dépendront des pensées et des émotions qu'ils seront capables d'exprimer en présence l'un de l'autre. Plus le prêtre sera émotivement adulte, plus grande sera sa sécurité personnelle *en-dehors de tout succès pastoral*, et plus il sera capable de reconnaître et d'accepter, pour les dépasser, les variations de rôle qu'on projette sur lui.

Des analyses et réflexions qui précèdent, le prêtre retiendra qu'il

---

rituel dont S. Paul nous dit qu'il préside à l'attente du salut (Ph 2, 12). — A qui voudrait approfondir cette question du transfert, nous conseillons vivement la lecture de G. Mora, *Quelques aspects du transfert chez les scrupuleux*, dans *Supplément à la Vie Spirituelle*, 15 février 1956, pp. 81-98.

doit accepter d'être toujours abordé *au-delà de lui-même*, dans sa fonction de médiation.

Tantôt il le sera selon l'authenticité symbolique et efficace de son action sacerdotale et de ses fonctions pastorales consciemment reconnues et librement accueillies. Il agira en tant que prêtre : *Illum oportet crescere, me autem minui.*

Tantôt il sera abordé comme médiateur, mais avec certaines déviations dans la conception vécue de son rôle : il s'exercera à intervenir ici en prêtre et en psychologue. Accueillant lucidement ces déviations elles-mêmes, il en fera l'objet important, parfois même primordial, de son dialogue et de son invitation au redressement : *Si scires donum Dei, tu forsan petisses ab eo.*

Enfin, il devra bien affronter parfois les obstacles d'une relation transférentielle qu'il n'est pas équipé pour résoudre ni révéler, mais qu'il devra supporter sans s'y méprendre pour en orienter certains éléments symboliquement valables vers le Dieu-charité, en esprit de foi : ce que le névrosé projette sur lui, ce sont « les débris d'on ne sait quel grand jeu », ses besoins affectifs troublés, qui défigurent à la fois son image de Dieu et son image du prêtre. C'est au mystère de la mort du Christ en croix qu'il convient ici de se reporter : *Videbunt in quem transfixerunt.* En ce sommet, toute l'agressivité humaine s'est épuisée sur une charité divine qui lui pardonne en restant amour et, par là même, lui rouvre le chemin de l'amour. Ainsi en ira-t-il de l'ambivalence transférentielle si le prêtre, médiateur religieux, parvient à demeurer en même temps le médiateur psychologique dont nous reparlerons dans la seconde partie de cet article.

Bruxelles
184 rue Washington.

A. GODIN, S. J.
Professeur de psychologie religieuse au Centre International « Lumen Vitae ».

NOS CORRESPONDANTS

Le Père C., professeur de psychologie, m'écrit (à propos de *N.R.Th.*, févr. 1958, p. 166) : « *Pourquoi hésitez-vous à affirmer que les mécanismes de la consultation sont rigoureusement les mêmes en matière profane et en matière religieuse?* »

Parce que la finalité différente du dialogue pastoral rejaillit *peut-être* sur certains mécanismes eux-mêmes. Vous auriez raison de dire que l'hélice de l'avion utilise les mêmes principes de mécanique que l'hélice du navire. Il serait pourtant impossible de soulever un avion avec des hélices de navire, si rapides qu'on voudra. Le mécanisme du transfert existe dans la relation avec le psychanalyste comme dans celle avec le prêtre; mais j'aurais tendance à penser que l'usage, que chacun en fait, en transforme aussitôt l'exercice et la portée.

L'abbé G., curé-doyen, demande : « *Vous devriez éclairer davantage la fonction de* médiation. *C'est la plus difficile pour nous* ».

Sans doute, l'article ci-dessus commence-t-il à vous satisfaire. Mais il faudra

sans cesse y revenir. Peut-être avez-vous tendance à mettre la médiation trop en marge des deux autres fonctions. En réalité, la fonction d'accueil (au sens pastoral) et la fonction de témoignage (affirmation des valeurs morales et des réalités religieuses) ne sont pas adéquatement distinctes de la fonction de médiation. Elles portent en elles-mêmes la médiation (c'est-à-dire qu'elles renvoient au Seigneur) si elles sont accomplies correctement. Ce dernier mot signifie : dans une visée pastorale transformatrice de l'accueil, qui ne serait que thérapeutique, aussi bien que du témoignage moral, qui glisserait au moralisme.

L'abbé A., actuellement à Louvain, a aimablement envoyé la meilleure des réponses reçues à la question ouverte en *N.R.Th.*, nov. 1958, p. 940 : « *A JEANNE (3) qui interroge : ' Croyez-vous que j'en sois arrivée là? que je doive passer par cet état quasi mystique? ', il me semble que le reflet n'est pas indiqué puisqu'elle pose une question. Mais celle-ci n'exige peut-être pas une réponse immédiate. Mieux vaut la laisser chercher avec nous. Je proposerais quelque chose comme ceci :* ' Vous semblez vous être retrouvée dans ce cas. Mais vous en avez un peu peur '. *Ainsi l'amènerait-on à préciser ce qu'elle prévoit comme possibilité en l'amenant à découvrir ce que les mots ' quasi mystique ' peuvent comporter pour elle* ».

Excellent. Vous avez bien vu qu'il faut éviter à la fois de rejeter et de forcer dans la direction de ces grands mots. Vous acceptez et approuvez ce qui est dit, tout en relevant ce qui est sous-jacent au discours : une certaine appréhension. — Merci.

Le Père B. (au nom du groupe dont il s'occupe à P.) craint que *N.R.Th.*, nov. 1958, pp. 934-943, ne soit *compris au niveau des recettes, des procédés, des techniques toutes faites.*

Vous avez raison, cher Père, de le craindre autant que moi-même : « Une technique, en matière de relations humaines, est insuffisante et dangereuse si elle n'est pas fondée sur des attitudes intérieures » (*ibidem*, p. 934). Les réponses reflétantes, par exemple, sont normalement *l'expression* d'attitudes riches dans le dialogue : respect, attention, participation, sympathie. Ne confondons pas l'analyse critique du chef-d'œuvre avec un manuel de recettes pour débutants. Et pourtant l'analyse des maîtres (par exemple, de leurs consultations enregistrées) peut servir à développer les talents moyens de conseillers médiocres. Il est vrai qu'on ne saurait assez détourner ceux-ci de leur intérêt pour les « recettes » et même, croyons-nous, pour les « discussions de cas » entendus comme des situations totalement objectivables pour lesquelles une « solution » serait à trouver et à appliquer, abstraction faite de la relation avec le conseiller lui-même.

A. G.